

La sourde rumeur de l'inédit

André Major

Volume 36, Number 6 (216), December 1994

La langue des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32251ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1994). La sourde rumeur de l'inédit. *Liberté*, 36(6), 66–70.

ANDRÉ MAJOR

LA SOURDE RUMEUR DE L'INÉDIT

*Les chants m'ont fait, ce n'est pas moi qui
les ai faits.*

Goethe

Pour Savard — Félix-Antoine, comme l'appelaient ses proches ou mieux encore Menaud, si on voulait le flatter — Charlevoix est « le comté le plus métaphysique du Québec », affirmation qui semble incontestable à quiconque se trouve sur le quai de Saint-Joseph-de-la-Rive par exemple : le regard se perd dans les lointains de ce que les gens du cru prennent pour la mer, tandis que derrière soi les hautes montagnes vous convient à considérer le monde avec une certaine hauteur. Bref, vous voilà au cœur d'un paysage plus grand que nature qui incline à une amplification poétique de l'humain — à une dilatation de l'être. Je ne m'explique pas autrement le destin de ce pauvre analphabète de Menaud à qui l'âme du pays souffle les paroles solennelles de la révolte. On le sait, cette révolte contre la dépossession territoriale fait bientôt long feu, car au lieu de répondre à l'appel messianique de Menaud, les insoumis se laissent entraîner dans un jeu d'intérêts antagonistes où s'affirme l'obscur entêtement de la réalité à enfreindre les plus hautes injonctions morales. Confronté à cette pesanteur

du réel, le lyrisme perd pied et court à l'échec — échec expiatoire qui équivaut à un ralliement à la prosaïque force des choses. (C'est une leçon que nous avons bien retenue, nous qui soufflons sur les braises en priant pour que l'averse les éteigne.) Chose certaine, le lecteur d'aujourd'hui est devenu sourd à la parole incantatoire qui inspirait Menaud : « Au pays du Québec, rien ne doit changer ». Qu'il ne puisse souscrire à cette objurgation et qu'il soit dérouteré par le langage douloureusement épique de Savard, il ne faudrait pas en conclure que ce dernier a fait fausse route en exprimant une obsession collective dans la perspective et le langage qui lui étaient propres. Admettons cependant que l'épopée n'est plus qu'un costume d'époque, taillé trop grand pour les « pauvres petits hommes » tchékhoviens qu'il rêvait de travestir en héros d'une Antiquité fabuleuse.

Savard appartient à cette race d'écrivains qui se réclament d'un terroir parce qu'ils savent que leur langage se nourrit de la sève parfois amère de leurs racines, bien que leur sensibilité et leurs exigences les incitent à piller le répertoire universel. Toute œuvre, et celle de Savard en fait la démonstration, tente de conjuguer l'enracinement dans l'Histoire avec la quête d'une universalité souvent problématique. En d'autres termes, l'écrivain fraie sa route dans les méandres, quand ce n'est pas dans les marges de l'histoire littéraire en pactisant comme il le peut avec un certain héritage ou en se dressant contre lui. Long détour pour en venir à la question de la langue de l'écrivain qui constitue le nœud gordien de toute entreprise créatrice, car l'écrivain va rarement droit au but, s'égarant plus souvent qu'autrement dans « les sentiers qui bifurquent », quitte à revenir sur ses pas, jusqu'à ce que, miraculeusement dirais-je, lui apparaissent les mouvants repères qui le guident dans son errance au sein

du monde informe et informulé du livre à venir (si tant est qu'il advienne jamais).

Pour ma part, je n'ai cessé de puiser dans le passé, plus précisément dans l'enfance que j'ai passée au cœur d'un quartier populaire de Montréal, métropole devenue un carrefour festivalier et dont la langue dite d'usage me semble minée par des barbarismes, des anglicismes et des contresens qui sont autant de symptômes de sa louisianisation, langue dont on se plaît pourtant à vanter la saveur dialectale quand on ne va pas jusqu'à lui attribuer le dérisoire statut de langue nationale. Je dois à ce quartier où mes parents se sont réfugiés, poussés par la nécessité, et plus encore au territoire que constitue le terroir familial une bonne part de la matière de rêve dont j'ai tenté d'extraire une vérité possible entrevue en marge des lectures par l'entremise desquelles, peu à peu, s'est façonné le langage de mes obsessions. En proie au désir confus d'écrire, je ne maîtrisais encore rien, pas plus le monde dont j'étais amoureux que les mots pour dire mon enchantement et mon effroi, me contentant de contempler ce paysage de basses montagnes couvertes de forêts et ravinées par les torrents, avec ses bêtes sauvages, ses fermes à l'abandon et ses routes de terre rocailleuse. La courte histoire de sa faillite économique, ponctuée par l'exode et, parfois, par un aléatoire rapatriement, j'en ai très tôt été hanté, comme si elle avait été la métaphore de toute existence, au point de ne rien désirer d'autre que d'en être l'interprète plus ou moins légitime, personne ne m'ayant mandaté à cet effet. Interprète plus ou moins fidèle également, je suis le premier à le reconnaître, car j'en ai donné ma propre version, tout comme j'ai traduit les mots de la tribu dans un langage conforme à mes exigences esthétiques, lesquelles m'acculent à un réalisme que j'assume volontiers à défaut de l'avoir choisi, un réalisme éclairé ou obscurci — seul l'avenir en

décidera — par mon idiosyncrasie et qui m'interdit de témoigner autrement de la déroute dont je demeure tout à la fois le témoin attentif et l'objet. N'étant pas de ceux qui savent mais de ceux qui disent, je refuse de décider si cette déroute aboutit à un échec ou à une métamorphose. Mon réalisme prétend moins à une improbable fidélité à une quelconque réalité qu'à un raffinement du regard. Le brouillon de l'existence me laisse insatisfait, tout autant que les mises au propre idéologiques. C'est du seul pouvoir épurateur du langage que j'attends quelque chose, mais quoi exactement, je ne le saurai qu'après coup, si mon regard traverse les apparences sans dérapier.

Il m'arrive pourtant de désirer m'affranchir de la pesanteur de mon héritage et de rêver, dans une langue transparente, d'histoires bricolées de toutes pièces dans lesquelles tout un chacun pourrait entrer et sortir sans être aucunement dépaycé. Je peux rêver tant que je veux de pareil affranchissement, dès les premiers mots, comme fatalement, se fait entendre l'appel d'un réel qu'il me faut bien considérer comme mon lot si je souhaite que le langage le féconde et qu'en retour il féconde le langage, car je sais bien que je n'ai pas vraiment le choix et que je ne m'engage jamais dans le langage sans courir le risque d'un affrontement au cours duquel m'incombe le devoir de ne pas tricher, de débusquer et d'abattre le mot impropre, de raturer la séquence née de la complaisance ou de la facilité, l'aveu trop explicite ou le mystère frelaté. Parce qu'en cas contraire c'est la vérité — et celle-ci est littéraire, sinon littérale — qui en souffrira. À quel écrivain n'est-il pas arrivé, en se relisant, de rougir de honte devant l'une de ces *fautes*, fût-elle passée inaperçue des lecteurs ? Le langage est le plus sûr et le plus cruel révélateur, comme j'en ai récemment fait l'expérience en reprenant du début à la fin un récit où mes intentions

m'apparaissaient dans leur obscène travestissement. Ce si bien nommé brouillon, il m'a fallu le mettre de côté — le renier en quelque sorte — après six mois d'un labeur quotidien, pour finalement tout reprendre avec, cette fois, une vigilance accrue et non sans angoisse, car rien ne me garantissait que je serais davantage fidèle à une logique esthétique parfaitement indifférente aux meilleures intentions du monde. Il ne s'agissait pas seulement de peser mes mots mais de m'assurer qu'ils ne trahissaient rien ni personne, sauf moi peut-être qui les laissais me dicter la marche à suivre, quitte à me retrouver plus seul et plus nu qu'auparavant. Si le langage me met à l'abri, c'est que je ne dis rien qui vaille, mais qu'il se fasse l'écho de la sourde rumeur de l'inédit, et me voilà sauvé, du moins provisoirement, car tout est provisoire, depuis toujours et à jamais.